

XYZ. La revue de la nouvelle

Res, non verba

Dany Leclair



Numéro 51, automne 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4601ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leclair, D. (1997). *Res, non verba*. XYZ. La revue de la nouvelle, (51), 14–19.

Res, non verba

Dany Leclair

La pièce dans laquelle l'homme vient d'entrer baigne dans une douce et chaleureuse pénombre dont les effets sont accentués par l'omniprésence de boiseries et par les couleurs sombres et chaudes qui couvrent les murs. Pour l'instant, seuls les néons décoratifs dissimulés dans les bibliothèques qui ornent les murs éclairent la pièce. Dans le fond, la pâle blancheur de la lune, en traversant les rideaux diaphanes qui voilent la porte-fenêtre, diffuse aussi une apaisante et faible luminosité, lorsque l'astre nocturne n'est pas masqué par les nuages. Une ambiance de calme et de bien-être se dégage de l'endroit, comme si le reste du monde s'anéantissait soudain et que plus aucun bruit ne pouvait agresser l'homme, une fois réfugié à l'intérieur.

Vêtu de la robe de chambre de velours qu'il enfle par-dessus son pyjama dès qu'il pénètre dans cette pièce, l'homme s'empresse de verrouiller la porte derrière lui. Il ouvre ensuite une petite armoire de la bibliothèque dans laquelle se trouvent rangées la chaîne stéréo et toute une collection de disques. Après avoir sélectionné quelques titres, habituellement des enregistrements de musique classique ou de blues, dont les mélodies l'aident à retrouver l'inspiration dont il a besoin pour se replonger dans l'atmosphère de son roman, il se verse un verre puis s'installe à sa table, prêt à travailler.

Peu à peu, tandis que la musique envahit l'espace sonore de la pièce, le frottement du stylo sur le papier commence à se faire entendre. D'abord le rythme est lent, saccadé, puis au fur et à mesure que la main progresse sur la feuille, le mouvement s'accélère, jusqu'à devenir à la toute fin, après plus de trois heures d'écriture consécutives, carrément insoutenable. Le stylo qui, au

début, effleure la feuille de papier, dessinant de minces et fines lignes dansantes nettement formées, se met alors à sautiller nerveusement, la mine appuyant de plus en plus fortement à mesure que le rythme s'intensifie. Son attention est alors tout entière absorbée par le glissement de sa plume sur le grain du papier, obsédée par toutes ces pages blanches qu'il ne pourra recouvrir d'encre. Plus rien n'existe alors, et le faible éclairage de la lampe qui se trouve sur son bureau semble s'atténuer davantage pour ne plus éclairer que les quelques feuillets qu'il a rassemblés devant lui. Le désordre qui règne tout autour ne le préoccupe même plus, si bien qu'il ne suffit que de quelques minutes pour que son bureau prenne la forme d'un véritable champ de bataille. C'est alors une montagne de feuillets griffonnés, raturés, parfois même chiffonnés qui s'amoncellent devant lui. Depuis longtemps, il s'est habitué à ce désordre, et désormais il ne tente plus, comme il le faisait auparavant, de tout ranger patiemment avant d'entreprendre la moindre ligne. De toute façon, le magma confus des mots qui le hantent s'accommode bien de la confusion qui règne sur son bureau. C'est d'ailleurs en raison du perpétuel chaos qui sévit dans cette pièce, que nul autre que lui n'a le droit d'y accéder. Même sa femme ne peut pénétrer dans son antre, dans son refuge. Il la connaît, il sait trop bien qu'à la vue de l'aspect désordonné de la pièce elle s'empresserait de tout nettoyer, de tout jeter ce qui traîne, risquant ainsi d'anéantir définitivement quelques phrases, voire quelques mots seulement, dont il pourrait avoir besoin plus tard. Car consciencieusement, pour référence ultérieure, il conserve la moindre trace de ses écrits rangée dans des chemises qu'il empile un peu partout. Ces archives personnelles lui sont rarement utiles, cependant elles lui permettent de garder l'esprit tranquille. À moins que ce ne soit dans l'espoir secret de pouvoir s'en débarrasser, une fois la célébrité acquise, en échange d'un crédit d'impôt ! Mais pour l'instant, il doit terminer ce roman qu'il peaufine depuis si longtemps que ses proches désespèrent de pouvoir jamais en lire une seule ligne.

Certaines personnes, comme sa femme, allant même jusqu'à douter de son existence, s'interrogeant sur la véritable activité à laquelle il se livre en solitaire derrière cette porte close.

Ce soir pourtant, alors qu'elle a finalement décidé de pénétrer dans cette pièce, elle doit bien se rendre à l'évidence qu'il écrit vraiment. Tellement absorbé par la conclusion de son roman qu'il ne la remarque pas, pourtant elle est bien là, tout près, à quelques pas seulement derrière lui. Mal dissimulée derrière les minces tentures diaphanes soulevées par le vent, sa fragile silhouette féminine est à peine dissimulée. Il suffirait qu'il se retourne un court instant pour admirer le ciel étoilé, ou pour prendre l'air comme souvent il lui arrive de le faire lorsque la torture des mots lui devient trop insupportable, pour qu'il la surprenne, debout sur le seuil de la terrasse, silencieuse et immobile. Mais il demeure assis, penché sur ses feuilles, il ne la verra pas s'avancer tranquillement dans sa direction, avec au fond des yeux cette sombre étincelle de folitude qui l'a convaincue de s'introduire dans la pièce. Ce soir, il est tout entier à son écriture, dans sa folie à lui.

Elle est là, toujours là, plus près de lui qu'elle ne l'a sans doute jamais été depuis qu'ils se sont connus. Elle le regarde, songe au geste qu'elle s'apprête à poser. Sa respiration devient plus profonde, plus puissante, à un point tel qu'elle se demande si ce n'est pas son souffle à elle plutôt que le vent qui fait gonfler les rideaux de la sorte. Elle tente de retenir sa respiration, craignant qu'il ne la découvre, perçoive le sifflement rauque de l'air sortant de ses poumons, mais il ne bouge toujours pas, continue de noircir les feuilles en laissant glisser son stylo. Elle retient son souffle, puis s'avance un peu plus. Elle est tout près de lui maintenant, à peine plus d'un mètre derrière son fauteuil. Avec un peu d'effort, elle pourrait même parvenir à déchiffrer ce qu'il écrit, mais elle ne s'intéresse plus à ses histoires de romans sans intrigue et sans amour où il n'est question que de littérature. Elle continue de progresser avec précaution sur l'épaisse moquette qui absorbe le bruit de ses pas. Derrière elle, l'empreinte

de ses pieds nus reste longtemps visible, les brins humides du tapis peinant à reprendre leur position initiale. Ses traces, qui vont de la terrasse jusqu'à l'endroit où elle se tient présentement, sont parfaitement visibles, trahissent son avance silencieuse. Douze traces de pas qu'elle a comptés machinalement, pour garder son esprit alerte, pour l'empêcher de se persuader de l'inutilité de son geste. Encore un pas et l'arme dans sa main moite se fait plus lourde, la pièce plus grande, la musique plus assourdissante. Malgré l'impatience, elle doit se forcer à demeurer calme, continuer à progresser lentement, ne rien précipiter. Elle n'entend plus que le bruit de la plume grattant avec régularité le papier, accompagnant la plainte énervante du piano et du saxophone qui jouent et rejouent sans cesse les mêmes mesures en accentuant chaque fois le ton. Son cœur aussi bat en crescendo, elle a l'impression qu'il l'entend, redoute qu'il ne perçoive son souffle qu'elle ne parvienne plus à maîtriser. Pourtant, elle ne risque rien. Profitant de l'avalanche de mots qui l'envahit ce soir, il ne pensera jamais à lever la tête, à jeter un coup d'œil curieux sur la pluie printanière qui, soudainement, recommence à s'abattre bruyamment sur la couverture métallique de la terrasse.

Son pied droit se soulève, avance, s'enfonce de nouveau dans l'épais tapis qui absorbe le bruit de ses pas. Ses gestes lui paraissent démesurément lents, comme un film qu'on projetterait au rythme insoutenable d'une image à la seconde, alors que ses nerfs sont tendus au point de se rompre, que son corps bouillonne et résonne du rythme affolant du sang dans ses veines. Elle n'a plus qu'à étendre le bras pour l'atteindre, abattre sur lui le ridicule couteau de cuisine qu'elle utilise comme arme, dès maintenant elle pourrait achever son crime, mais l'hésitation, l'incertitude, la pousse à se rapprocher davantage encore. Un dernier pas.

Puis, d'un geste vif, elle lève la lame d'acier inoxydable et l'enfonce une première fois profondément entre les omoplates de son mari. Elle porte ce premier coup avec tant de violence,

qu'elle sent à peine la résistance de la chair qui fait ployer la faible lame. Par la suite, bien que la rage soit toujours présente, elle parvient plus difficilement à faire pénétrer le petit couteau. Lui, malgré la torture de cette lame inadéquate qui déchire plus qu'elle ne transperce, ne gémit pas, se contente de s'affaler sur le sol, l'observant fixement, cette femme au visage hagard de fatigue qu'il ne reconnaît plus. Inutilement, il fouille le fond de ses yeux autrefois chéris, profondément perdus maintenant, y cherche désespérément la motivation d'un geste qu'il ne comprend pas. Excitée par le visage terrifié de l'homme, par les grimaces de douleur qui se figent sur son visage, l'espace d'une souffrance, alors que la lame s'enfonce de nouveau en lui, déchire ses entrailles, elle lui sourit puis lâche le froid métal argenté couvert de sang. Le corps de l'homme retombe alors vers l'arrière, les deux mains crispées sur sa poitrine couverte de sang.

Dans la pénombre, elle remarque la large mare de sang qui ne cesse de s'agrandir sur la chemise du pyjama de l'homme. Le regard de l'écrivain demeure fixé sur celui toujours impassible de sa compagne. Ses longues mains aux doigts effilés, couverts d'une substance brunâtre ressemblant à de l'encre séchée, fouillent désespérément le vide à la recherche d'un appui. En se traînant sur les genoux, il avance péniblement vers le bureau. D'une main il effleure le bureau sans parvenir à s'y accrocher, ses doigts refusant de s'y agripper. Finalement, hors d'équilibre, il trébuche sur son fauteuil et, tout tremblant de cet ultime frisson qui nous envahit à l'approche de la mort, s'écrase lourdement sur le sol. Dans sa chute, il entraîne la faible lampe de laiton qui cesse alors d'éclairer la surface du bureau.

Dans la pénombre maintenant revenue, la femme se retrouve avec à ses pieds un corps tout frémissant, gémissant de douleur en tentant péniblement de murmurer quelque chose qu'elle se refuse à entendre, lui fait réaliser enfin l'acte qu'elle vient de commettre. Elle s'agenouille près de son mari, passe délicatement sa main dans ses cheveux pour une ultime caresse, tandis que l'autre bras, armé du stylo qu'elle a ramassé sur le

bureau, s'abat une dernière fois en une longue série de coups empreints de rage et de désespoir.

Dehors, la pluie avait finalement cessé. Fier du travail qu'il avait réussi à accomplir ce soir-là, il déposa sa plume sur le paquet de feuilles qu'il venait de rassembler sur un coin de la table, se leva et marcha jusqu'à la porte-fenêtre. Il tira les rideaux d'un seul coup sec et rapide. Sur la terrasse déserte, les reflets de la lune dansaient dans les flaques laissées par l'averse. La couleur du ciel indiquait que le soleil allait bientôt se lever, et que la journée serait splendide. Désormais, pensa-t-il, la suite n'avait plus rien d'inquiétant.